

Il était 8h03, exactement.

Finch se souvenait de l'heure avec d'autant plus de précisions que les informations venaient de commencer et que les événements, justement, débutèrent par le canal de la télévision. Finch s'était installé dans un fauteuil profond. Il avait disposé, autour de lui, tout ce qu'il lui fallait pour une longue soirée de solitaire : plateau avec repas froid, boisson, cigarettes, et aussi quelques livres à cas où les programmes des diverses chaînes ne lui conviendraient pas.

Finch, donc, regardait les actualités, quand quelqu'un remit au présentateur un télex<sup>1</sup>. Le journaliste lu le télex et devint vert. Mais vert, littéralement. Il fut pris de tremblements, de bégaiements. De ses propos tout à fait confus, Finch crut comprendre que le pays était envahi, soudainement, qu'il convenait de faire des provisions, de se mettre à l'abri, au plus tôt. Puis l'image se brouilla, et l'écran devint noir.

Finch était agacé. Ces procédés, sûrement publicitaires, étaient inconvenants<sup>2</sup> dans une émission aussi importante que les informations. Il alluma la radio. Or, quel que fut le poste qu'il choisit, on n'entendait rien sinon une espèce de crachotes. Finch s'apprêtait à téléphoner à des voisins, pour se renseigner, quand le premier coup de canon tonna, au loin, probablement dans les quartiers ouest.

Finch s'arrêta de composer son numéro et écouta. Effectivement, d'autres coups de canon se succédèrent, suivis bientôt par des rafales de mitraillettes, des salves d'armes automatiques. Il y eut des cris.

---

<sup>1</sup> **Telex** : Message télégraphique.

<sup>2</sup> **Inconvenants** : déplacés, peu adaptés.

Finch s'était assis dans son fauteuil ; il regardait autour de lui, son salon, l'appartement, les meubles, et aussi ses mains, ses bras, ses pieds, pour se prouver qu'il ne rêvait pas. Eh non, il ne rêvait pas, car soudain il entendit avec précision des bruits de bottes, de quantité de bottes, qui martelaient le sol de la rue.

Finch se leva d'un bond et courut à la fenêtre. Il s'apprêtait à ouvrir les volets quand une rafale éclata, tout près. Il recula lentement, et se laissa tomber sur son fauteuil, ahuri.

Il alluma la télévision. L'écran était toujours noir. Alors, il entendit le bruit des bottes dans les escaliers. Et que l'on frappait, à l'étage en dessous. Et aussi que l'on continuait à monter. Et voilà, oui, voilà qu'à présent on frappait à la porte d'entrée.

Que dire de l'état d'esprit de Finch à ce moment-là ? Un ensemble de pensées, de sentiments contradictoires se heurtaient en lui, avec, tout de même, l'intuition que tout cela n'était qu'une blague énorme.

Finch se leva, croisa serré son veston intérieur, claqua les talons, et marcha vers l'entrée, avec beaucoup de dignité. Il ouvrit la porte : aussitôt une trentaine de poules pénétrèrent chez lui.

Finch, effaré, observa les poules. Longuement. Elles allaient, venaient, montaient sur les meubles, picoraient les rideaux, voletaient un peu partout, comme si elles avaient été chez elles. Reprenant ses esprits, Finch courut à la fenêtre et ouvrit les rideaux. Eh bien là, en dessous, oui, il pouvait parfaitement voir des nuées de poules déambulant sur les trottoirs, sur la chaussée. Et aussi, des corps d'hommes, de femmes, étendus sur la chaussée, parmi les voitures arrêtées dans tous les sens. De même, il distinguait, plus loin, des colonnes de gens qui faisaient la queue devant des magasins d'alimentation.

A présent, les poules étaient entrées dans la cuisine. Elles avaient réussi à ouvrir les placards, le four et la cuisinière, le réfrigérateur. Elles fouillaient partout, voletant et caquetant.

Finch alluma de nouveau la radio, et entendit cette chose extraordinaire : en ce moment précis, des milliers de poules défilaient sur les Champs-Élysées, alors que sur les trottoirs la population parisienne les regardait passer, dans le plus grand silence. Très vite, le speaker laissa sa place à une poule, qui caqueta sur les ondes, avec sa voix rauque.

Finch s'était laissé tomber sur son fauteuil, saisi. A présent, l'histoire ne faisait plus de doute. Le fait de défiler sur les Champs-Élysées, dans l'esprit de Finch, et de tout le monde d'ailleurs, était bien la manifestation la plus évidente de l'abdication du pays.

C'est alors qu'un mouvement de révolte fulgurant secoua Finch, des pieds à la tête. Se laisse envahir est une chose, les voies de la politiques et de l'économie étant tout à fait insondable. Mais par des poules, non ! Finch allait résister, et il y en aurait des milliers, des millions, comme lui, pour se ruer dans la rue. Il se leva d'un bond, courut vers l'entrée, traversa son hall d'entrée, et se retrouva sur le palier.

Alors, il entendit caqueter violemment, au-dessus de lui. Il leva les yeux, et vit le corps d'un homme qui roulait, dans les escaliers. Une femme, plus haut, hurlait. Puis la femme descendit en courant, et se pencha sur l'homme qui avait arrêté sa course contre la porte de Finch. Elle se mit à pleurer, doucement. Et doucement encore, elle ramassa le revolver que l'homme avait laissé tomber. Elle se releva, regarda Finch : « Tout est inutile, monsieur, dit-elle. Ces maudites sont trop fortes pour nous. »

Finch rentra aussitôt chez lui et se mit à réfléchir à ce problème de poules. En réalité, la violence était-elle le moyen de

défendre les libertés ? Et quelles libertés ? Le système poule, après tout, pouvait ne pas être pire qu'un autre. Finch observa les poules de près. Il décida de les comprendre, et pour cela le premier moyen consistait à les imiter, à adopter leur allure, à partir de quoi, probablement, il finirait par percer leur langage, et caqueter soi-même avec efficacité.

Sans quitter les poules des yeux, Finch marcha dans son appartement, les jambes écartées, les bras repliés, les mains fourrées sous ses aisselles. Le plus difficile était d'acquérir ce mouvement de cou des poules, qui exigeait une extension en avant de la tête, suivi d'une rétraction immédiate, et ceci à chaque pas. Il fallait aussi, quand on s'arrêtait, piquer du nez vers le sol, tourner le bec de tout côté, par petits mouvements brusques. L'inconvénient de ces pratiques était de déplacer le centre de gravité du corps, et, par voie de conséquence, l'équilibre s'en trouvait perturbé. Cependant, les poules étant ce qu'elles étaient, il convenait de s'adapter au mieux.

Très vite, Finch se rendit compte que, malgré ses efforts, aucune amélioration ne semblait s'être établie dans ses rapports avec les poules. Elles continuaient à se promener, à picorer, à faire leurs besoins un peu partout. Il jugea que son apparence, seule, suffisait à lui attirer le mépris de l'envahisseur.

Il fouilla dans ses armoires et trouva une panoplie d'indien qu'il avait utilisée quelques mois auparavant, à l'occasion d'une réunion masquée donnée par son chef de service. Et là-dessus, il y avait des plumes en quantité. Il s'installa sur la table sur living, découpa, tailla, remodela, colla, cousit. Il put donc bientôt adapter une crête sur sa tête, ainsi que, sur la ceinture de son pantalon, un

ensemble de plumes qui retombaient sur son derrière. Et le tout, à l'avenant<sup>3</sup>.

Ainsi harnaché, il marcha jusqu'à la fenêtre. A dire vrai, il notait que maintenant les poules le regardaient de côté, avec satisfaction, semblait-il. Dans la rue, les gens s'étaient eux-mêmes transformés en poules, avec plus ou moins de bonheur. EN effet, si certain s'étaient parfaitement identifiés à des poules géantes, d'autres n'avaient pu se débarrasser tout à fait de leurs allures humaines, ce qui, dans les mouvements, dans les attitudes, les rendaient gauches. Finch songea qu'ainsi, déjà, ces différences préfiguraient les diverses classes qui composeraient la société de demain.

Et tout à coup Finch se sentit le besoin de jouer un rôle déterminant dans cette société future. Après tout, son mépris de la chose publique, jusqu'ici, ne l'avait-il pas conduit, à mener une vie médiocre parmi les gens médiocres ? Non, non, tout cela devait changer.

Finch revint vers la cuisine, ouvrit un paquet de riz qu'il jeta, à la volée, sur le sol. Les poules picorèrent de plus belle ; s'agenouillant, Finch se mit à picorer aussi.

Son repas terminé, il se demanda où il dormirait. En fait, il aurait très bien pu s'allonger sur son lit, mais il craignait, en cela, non seulement de vexer les poules, mais de leur rappeler qu'il n'était en réalité que le représentant d'une nation vaincue. Alors, il se mit à démonter ses meubles. Il adapta divers morceaux de bois, ou de métal, de manière à en faire des perchoirs. Il coupa, tailla, rabota, scia, vissa, cloua, tant et si bien que quelques heures plus tard l'appartement était transformé en poulailler. Et au petit matin,

---

<sup>3</sup> **À l'avenant** : de la même manière.

Finch s'endormit, recroquevillé sur un bout de bois, à hauteur du lustre du salon.

Il fut réveillé, plus tard, par le bruit de la sonnette. Il se leva, alla ouvrir, et se trouva en présence de ses voisins du dessus, lesquels s'étaient eux-mêmes transformés en poule. En fait, ils venaient l'inviter à assister, chez eux, à un combat de coqs qui était retransmis en direct à la télévision.

Finch accepta l'invitation et monta. L'appartement du dessus avait été lui aussi transformé en poulailler, et de la meilleure façon. Finch se jucha sur une traverse, et accepta volontiers les grains divers que la maîtresse de maison offrait aux uns et aux autres, en sautant de traverse en traverse. On ne parlait pas, car caqueter entre soi ne correspondait pas encore à un langage tant que l'on n'en avait pas déterminé les principes grammaticaux, et il n'était pas question, bien sûr, ni de reprendre l'ancien langage, ni de se laisser aller à des manifestations anciennes, tels que le sourire, le rire ou les pleurs.

On en était au début du combat quand l'écran se brouilla. Puis il redevint normal, et une poule se mit à caqueter un texte que personne ne comprit. On nota, toutefois, qu'elle manifestait un certain affolement.

Et l'écran devint noir, juste au moment où l'on entendit, au loin, le bruit du canon. On se regarda, ahuris, et on attendit. Bientôt, on perçut les bruits d'une bataille qui faisait rage, et se rapprochait, jusque dans la rue, en bas. Sur les perchoirs, Finch et ses compagnons étaient tendus, peu après, des bruits de pas bottés martelèrent le sol, et l'on monta dans les escaliers. Quand on frappa à la porte, la voisine de Finch, d'un bond formidable se retrouva près de son mâle. Elle enfouit son bec sous les plumes de ce dernier, terrorisée.

Finch sauta sur le sol. Lentement, et se dandinant avec élégance, il marcha jusqu'à la porte, qu'il ouvrit. Et alors, un renard entra dans la pièce.